Document généré le 25 avr. 2024 15:43

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Joyeux anniversaire

Jacques Godbout

Volume 3, numéro 3-4 (15-16), mai–avril 1961

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59743ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Godbout, J. (1961). Joyeux anniversaire. *Liberté*, *3*(3-4), 592–594.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Joyeux anniversaire

Quiconque se détache du tas et fait un pas en avant est condamné à l'éternel danger. Cible d'un côté; drapeau de l'autre.

Jules Vallès

Je ne satisferai personne, ni amis, ni ennemis. Nous ne satisferons personne, ni le rédacteur de l'*Osservatore Romano* ni celui de la *Raison*. Mais il est toujours l'un des deux qui brandira nos propos. Trop loin pour ceux-ci, trop près pour ceux-là. Cible d'un côté, drapeau de l'autre.

Est-il besoin de dire que ni cible, ni drapeau, nous ne changerons notre espoir ? Nous sommes des littéraires. Mais il y a des moments dans la vie d'une nation — et je crois que nous respirons ces moments à pleine poitrine — où littéraires comme scientifiques, étudiants et ouvriers, sont appelés à autre chose que leur métier : une mobilisation générale. Pour l'éducation, par exemple. Et la fierté. Tout à l'heure nous retournerons à nos poèmes, à nos romans, à nos essais.

Mais nous voulions dire que l'école nous intéresse autant qu'elle intéresse les instituteurs. L'école. La grande misère de notre pensée nationale y naît tous les jours à l'école. Dans ce que nous n'y enseignons pas, par démission, par peur, (1) par pauvreté d'esprit.

Mais il y a pire encore : où sont ces milliers d'instituteurs, nerfs d'une nation ? On les a, dit une thèse à Laval, proprement liquidés. Puis on les a remplacés par des nouilles, les unes en uniforme, les autres sans. Mais nouilles quand même.

Notre pays est pauvre parce que nos instituteurs n'ont aucune pensée politique, ne sont pas engagés dans le social. Tout juste s'ils peuvent obtenir le droit de parler métier. La gangrène: à tel point que lorsque les professeurs de l'U. de M. dirent *non* aux Jésuites on en fut tout étonné : voilé la profession qui prenait ses responsabilités.

Or ce n'est que lorsque les instituteurs du pays seront responsables à la nation et non à Rome que nous commencerons de vivre la démocratie. Ce n'est que lorsque les instituteurs sauront autant de règlements du code civil que du droit canon que nos enfants deviendront citoyens.

---

(1) Mauriac disait : *"La seule liberté que l'on ait en Amérique, est celle de penser comme tout le monde"*. Dans la vie ça se traduit : *"Si t'es libre t'es content, si t'es content ferme ta gueule"*.

Nègres blancs d'Amérique il faudrait quand même que nous nous accordions les institutions nécessaires. C'est très bien de crier que l'ennemi nous étrangle : mais peut-être sommes-nous à nous suicider avant qu'il n'aît eu même le temps de nous lyncher. Et le préalable à tout premier pas reste l'idée laïque.

Il y a cent ans l'idée laïque triomphait. Puis ce fut, dans tous les villages, la lutte entre le curé et l'instituteur, celui-ci appuyé par les journalistes que les curés faisaient emprisonner par les anglais (trop heureux d'éviter des soulèvements), celui-là appuyé par les mandements. En dix ans tout fut perdu. Il y a de cela cent ans. Depuis nous avons connu l'urbanisation (on pourrait dire la montréalisation puisque les forces de la nation sont en ce réservoir) nous avons connu les guerres; nos portes, fermées dès 1910 se sont ouvertes en 1945.

Et nous avons connu les moyens de diffusion. L'idée laïque a un an. Et elle en a cent. L'on nous reprochera de vouloir briser les traditions ? Nous voulons en renouer plutôt. Car pour une nation, hors la tradition civique, il n'est que le désordre. Ce désordre peut être mou, soyeux, de guimauve comme celui des cinquante dernières années. Ce désordre : une sainte poisse.

Si encore l'enseignement catholique canadien-français s'était installé dans la tradition française. Mais non; la peur dans le dos on choisit le vide. En effet une tradition demande des têtes, des maîtres, des luttes : des écoles supérieures les unes aux autres qui font que l'enfant n'a qu'un rêve : étudier ici plutôt que là. Sous *tel* maître. Notre enseignement fut inaccessible parce que trop cher, mais surtout parce qu'inexistant.

L'université, par exemple, serait la mère de toute tradition ? Dans un pays honnête et intelligent; mais ici on a préféré la sécurité à l'intelligence, on s'est assuré que l'Université serait le dernier coup de chapeau à l'ignorance. Les étudiants de l'Université de Montréal devraient rêver, manger, parler d'universités étrangères. Ils ne devraient avoir qu'un but : se faire admettre à l'École Normale Supérieure ou à l'X. Ces écoles ne sont-elles pas les plus hautes institutions en pays de langue française ? N'y rêve-t-on pas à Madagascar et à Djibouti ? Peut-être rêve-t-on de la Sorbonne ailleurs; ici, non. Car, entendez bien : *le Canadien-français est un homme d'Amérique. Il n'a rien de français en lui.*

Et c'est quoi un homme d'Amérique ? La plus belle entourloupette que nous aît servi l'Église Romaine : *La France c'est péché, vous êtes d'Amérique.* Un peu comme les Allemands qui croyaient, en conquérant Paris, racheter le Christ.

En somme l'Église de France a trompé Jeanne d'Arc, l'Église du Canada lui sera fidèle. L'École de France a trahi l'inquisition, l'école canadienne française sauvera l'Agnus deï. Nous sommes des Français améliorés ! Nous n'avons pas de putains en carte, et si nous en avons, elles vont à la

messe. Nous sommes des français améliorés : nous n'avons jamais cédé à la tentation de réfléchir et d'imaginer.

Ah ! nous lui devons une fière chandelle au père Combes. Grâce à lui nous sommes devenus l'oeuvre de la goutte de lait aux instituteurs en fuite. Grâce à lui nous avons hérité de la tradition la plus bretonne que l'on puisse inventer : celle qui est au fond de toute pauvreté. Grâce aux lois françaises du début du siècle, nous sommes devenus des parents améliorés : nous fûmes le premier peuple inséminé artificiellement.

Alors pour tous ceux qui, nés ici, se sentent quand même un besoin d'espace il reste une solution : la laïcité. (2) C'est pour moi synonyme de démocratie, de respect, de qualité. C'est un mot clef auquel nous devons attacher tout un bagage affectif. Il n'a rien à voir avec les organisations rationalistes de Belgique ou de province française. La laïcité, c'est un renouveau : quand on aura bien compris qu'être homme d'Amérique c'est être *aussi* européen (Bon Dieu, lisez Miller !) quand on aura compris que les vaches canadiennes sont des vaches améliorées, mais que pour être des Français améliorés il aurait fallu apprendre à lire et à écrire, quand on aura compris que le droit à une opinion pluraliste est un droit de toute nation, on aura alors un gouvernement laïc, un état laïc, une société laïque. C'est dire neutres, c'est-à-dire non-confessionnels. C'est à dire civiques.

Le patronnage ? C'est la réponse de l'esprit de paroisse à la démocratie. Formez des citoyens, et les marguilliers cèderont devant les notables civils. Car il faudrait être sous-doué pour ne pas se rendre compte que la crise intellectuelle et celle de l'enseignement que nous traversons reflètent une crise à tous les paliers. La laïcité s'installera en même temps que l'instruction. A moins que nous ne soyons congénitalement idiots. Ce qui reste à prouver.

Comment dire ? On parle de nationaliser les différentes exploitations de nos richesses naturelles, les services publics etc. A-t-on songé qu'il était temps de nationaliser l'enseignement ?

Et les catholiques canadiens-français, dans cinquante ans, se demanderont quel évangile lisaient leurs pères. Et les agnostiques se demanderont dans cinquante ans où nous puisions notre colère.

Notre colère ? Ici, dans le trou.

Or il y a un an la nation canadienne-française, par sa jeunesse, décida de sortir du trou. Un 22 juin, une idée triompha. Pas un parti : une idée nouvelle de grandeur.

C'est pourquoi *nous nous* souhaitons un joyeux anniversaire. Et à nos ennemis nous offrons, puisque c'est l'été, des fraises et de la crème...

Jacques GODBOUT

---

(2) Il est bien entendu que *Liberté* n'est d'aucune façon la revue du *Mouvement laïc de langue française* : cela pourrait gêner et le Mouvement et la revue. Mais si tant d'écrivains s'intéressent à la laïcité que l'on se rappelle la IVe Rencontre des écrivains — l'automne dernier — et l'on ne s'en étonnera plus.